N° 23. — 10 Décembre 1909. — Publication bi-mensuelle paraissant le 10 et le 25. — Prix : 20 Centimes.



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
23, rue N.-D. de Recouvrance, Paris-2e.



MAGASIN DE VENTE
75, rue Dareau, Paris-14e.

La Transmission de la Pensée

Lire, page 355, l'article de MARC MARIO

LA VIE MYSTÉRIEUSE. Publication bi-mensuelle paraissant le 10 et le 25.

Directeur : Professeur DONATO

Principaux collaborateurs : PAPUS. — Hector DURVILLE. — Gaston BOURGEAT. — Le Comte Léonce DE LARMANDIE. FABIUS DE CHAMPVILLE. — Jules LERMINA. — PICKMAN. — MARC-MARIO. — Dr Ely STAR. — René SCHWAEBLÉ. — Ernest BOSC. — Edouard GANCHE. — Nonce CASANOVA. — Dr MESNARD. — Don BRENNUS DE MELLUM. — Prof D'ARIANYS. — René D'ANJOU. — Mme Louise ASSER. — Henri MAGER. — STELLATA. — Mme DE MAGUELONE, etc.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. le Professeur DONATO, 23, rue Notre-Dame de Recouvrance, Paris-2e.

Pour les Abonnements, la Publicité, s'adresser à M. l'ADMINISTRATEUR de la « Vie Mystérieuse », 23, rue Notre-Dame de Recouvrance, Paris-2e.

CONDITIONS D'ABONNEMENT — France : Un an. 5 francs. Etranger : Un an. 6 —

Envoyer mandat-poste à M. l'Administrateur de la « Vie Mystérieuse » 23, rue Notre-Dame de Recouvrance, Paris-2e.

Mes Glanes au pays d'Occultisme (1)

Par FABIUS DE CHAMPVILLE

II

L'incrédulité, disions-nous, était à l'ordre du jour dans tous les mondes. Et plus les gens affirmaient au public leur incrédulité, plus dans l'intimité, en de petits cénacles fermés, on s'efforçait de poursuivre des études d'occultisme.

Ce fut une sorte de fureur dans le monde.

On appelait à soi, sans se donner la peine de choisir, tous ceux qui étaient censés pratiquer les sciences hermétiques.

La plupart des salons mondains donnaient ce spectacle d'expériences de magnétisme.

On niait à l'Académie de médecine, on appelait charlatans, les quelques magnétiseurs qui se révélaient, mais les noms les plus illustres de la science contemporaine poursuivaient dans le silence du laboratoire des expériences sur tous les faits révélés.

L'ouverture de l'Institut Magnétique par H. Durville avait été un coup de fouet.

A ses séances, on se pressait.

Et là, c'était alors l'époque des tâtonnements, on peut dire que la science du magnétisme balbutiait ses premiers mots.

On ressuscitait les grands hommes oubliés. On traduisait les livres latins qui avaient gardé, incompréhensibles, pour la grande majorité des profanes, le secret des anciennes pratiques magnétiques.

Mesmer était revenu à la mode. Les noms de Paracelse, Van Helmont, Maxwell se retrouvaient sur les lèvres d'hommes que rien ne prédestinait à nous en entretenir.

Des cabinets d'études s'ouvraient.

Mais bientôt le mercantilisme s'en mêla.

On faisait payer à l'entrée de certains cénacles une somme modeste variant de vingt-cinq centimes à un franc, et là on faisait des exhibitions de sujets.

A l'Institut Magnétique au contraire, on ne voulut pas prendre cette désastreuse manie.

Au lieu de faire payer, on invitait tous les gens portant un nom dans la science, tous les grands docteurs, les littérateurs en vedette et les journalistes connus, et la seule manière de reconnaître l'hospitalité se manifestait par un abonnement au Journal du magnétisme que Durville venait de faire renaître.

D'autres prenaient un abonnement donnant droit à la lecture de tous les volumes de la bibliothèque du magnétisme dont le nombre augmentait chaque jour.

Nous étions curieux de savoir. Nous lisions tout ce qui paraissait.

Mieux, à la Bibliothèque nationale, nous allions compulsant toutes les œuvres qui avaient traité des questions qui nous empoignaient :

Que d'œuvres nous avons feuilletées.

Que de gros volumes qui rendaient leur lecture difficile en raison de ce latin de Hollande, de l'Allemagne, de l'Angleterre ou même de France, qui florissait au quinzième, seizième et commencement du dix-septième siècle.

Un latin de cuisine dénaturé par les cuistres de l'époque ou quelque peu ampoulé par les gens d'église qui étaient surtout ceux qui se piquaient alors de le bien écrire.

Et si nous ne voulons pas donner ici une nomenclature des ouvrages que nous avons déchiffrés en latin ou en langues étrangères, nous pouvons tout de même appeler l'attention sur une suite d'œuvres que ceux qui nous lisent pourront consulter avec utilité.

Les *Propositions* de Mesmer; *Histoire du somnambulisme* d'Aubin Gauthier; *Du magnétisme animal* de Puysegur; Les *Mémoires* de Puysegur; l'*Histoire du merveilleux* de Figuier; l'*Anarchie médicinale ou la médecine considérée comme nuisible à la santé* de J. Emmanuel Gilbert; l'*Essai sur la théorie du somnambulisme magnétique* de Montravel.

Le magnétiseur amoureux de Charles Vellers; *Recherches physiques sur le magnétisme* du général Sauviac; *Mémoire sur le magnétisme animal* de Deleuze; l'*Histoire de la magie* de l'abbé Constant (Eliphas Lévi); l'*Electricité animale* du docteur Peletin; *Histoire du magnétisme* de Deleuze; *Mémoire sur la faculté de prévision* du même; *Eléments du magnétisme animal* de De Lauzanne; *Mémoire sur le magnétisme animal* de Chardel; *Cours de magnétisme animal*, le *magnétisme opposé à la médecine* de Du Potel; *Traité de somnambulisme* d'Alexandre Bertrand; le *Magnétisme* et le *Somnambulisme* devant les *corps savants, la cour de Rome et les Théologiens* de l'abbé Loubert. *Lettres odiques-magnétiques* du baron de Reichenbach; Le *Cours théorique et pratique de magnétisme animal* de Ricard; *Le magnétisme catholique* d'Aubin Gauthier; *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme* du docteur Charpignon; le *Manuel du magnétisme animal* du docteur Teste, et ses *confessions d'un magnétiseur;* l'*Art de magnétiser*, de Lafontaine ; les *Mémoires d'un magnétiseur* du même; le *Traité de magnétisme* de Joseph Olivier.

A côté de cette énumération d'œuvres différentes et de valeurs diverses tout à fait incomplète, mais qui deviendrait fastidieuse, nous nous tenions au courant de tout ce qui paraissait et nous prenions connaissance des travaux de personnalités du monde médical :

La thèse de Clémenceau sur la génération spontanée, les livres de Charcot, la *Suggestion hypnotique* d'Amédée Simonin, les *Hypothèses* du docteur Encausse, les premiers écrits du docteur Gérard, la *Grande névrose*, les recherches des Fabart, des Ochorowitz, les théories souvent exagérées et de tendances outrées de l'école de Nancy dirigée par Bernheim; les communications des Liégeois, des Liébault, des Frébault, les premières pages de Lombroso.

Hélas, toute cette compilation garnissait notre cerveau, mais embrouillait plutôt les idées que nous avions sur ces questions si controversées.

(1) Voir no 19.

Nous décidâmes de changer notre façon de travailler à l'hôpital Saint-Antoine, à Trousseau, à Lariboisière, à la Salpêtrière où nous étions toujours fourré avec les étudiants, eux régulièrement inscrits; les sujets s'offraient en somme d'eux-mêmes.

Dès que nous apprenions qu'une séance devait avoir lieu, fut-ce dans un bouge, nous nous y rendions.

Bien souvent nous fûmes déçus.

Le sujet ou les sujets ne dormaient pas. Prises par la manie de l'imitation, des femmes simulaient admirablement les phénomènes attendus. Elles poussaient parfois l'héroïsme de la simulation jusqu'à souffrir sans broncher les horribles expériences de traversée de certains muscles par de grandes aiguilles.

Quand nous voulions savoir pourquoi on avait ainsi trompé le public, la réponse était partout la même.

« Nos visiteurs paient pour assister aux expériences, il faut que les expériences aient l'air sincère et réussissent.

« De plus, des expériences qui ne pourraient pas réussir dépiteraient le public et nous perdrions sa confiance.

« On déclarerait bien haut que le magnétisme n'existe pas et que nous sommes tous des farceurs ».

Et nous restions rêveurs.

Ces gens se montraient de vulgaires fumistes, et peut-être étaient-ils de bonne foi, en tolérant les simulations des sujets afin de défendre leur façade, leur respectabilité et l'honneur des études magnétiques.

Ils ne voyaient pas plus loin que leur nez.

Ils ne se rendaient pas compte qu'aux yeux des gens perspicaces, sérieux, ils se compromettaient et déconsidéraient une science si intéressante à tant de points de vue.

Heureusement qu'à l'Institut de Magnétisme, auquel une clinique magnétique avait été ajoutée, le travail était à la fois sérieux et désintéressé. Dimanche et jeudi, le matin, on donnait gratuitement les soins aux malades qui se tassaient dans le salon. Là, il nous était donné de voir des cas fort intéressants.

Les séances de chaque mois étaient courues. On y entrait sur invitation personnelle mais à titre gracieux.

Nous ne vous exposerons pas par le détail les expériences publiques. Elles sont connues de tous nos lecteurs et ce serait une inutile redite.

Mais tout cela ne nous mettait que sur la voie de lois que depuis nous avons pu mieux connaître et appliquer.

Un soir au Palais-Royal, nous fûmes emmené à une séance où le vieux baron Dussotet, déjà au déclin d'une existence laborieuse, pontifiait, entouré d'une assemblée attentive.

Les expériences qui nous frappèrent le plus ce soir-là, ce fut en quelque sorte des applications de sa très belle et très profonde théorie, sur laquelle repose toute la magie blanche.

En effet, grâce à un trait de craie, fait sur le plancher, l'opérateur ayant endormi son sujet, enfermait ce pauvre être en état de somnambulisme comme un prisonnier que gardaient de hautes murailles.

Au cours de l'expérience, si poussé par une tierce personne le sujet arrivait sur la raie blanche, la touchait ou semblait vouloir la traverser, il tombait comme mort, anéanti, en proie à une crise très dangereuse.

D'autres essais non moins probants furent faits devant nous.

D'abord le labyrinthe, puis le précipice.

Dans ces deux expériences, nous vîmes fort bien que le sujet était victime de son auto-suggestion.

Les saisons, qui sont maintenant les plus modestes phénomènes des séances de travail ou d'exhibition, étaient encore peu connues.

Depuis, tous les magnétiseurs, voire même les hypnotiseurs, ont tenu à les inscrire dans leur programme.

Mais il est indispensable de passer d'une saison dans l'autre, afin d'avoir comme le fait la nature, une progression sage et non un saut trop violent d'une saison dans une autre.

C'est un danger dont les sujets peuvent être les malheureuses victimes et nous eûmes plusieurs fois à enregistrer des bronchites qui n'avaient pas d'autre origine que l'imprudence des opérateurs.

(A suivre.) G. Fabius de Champville.

LA TRANSMISSION DE LA PENSÉE

D'AME A AME

Par MARC MARIO

I

J'éprouve la nécessité, au début de ces études sur la transmission de la pensée, d'affirmer ce qui est en moi une conviction sincère et profonde, mais qui paraîtra inévitablement une énormité aux lecteurs superficiels, aux sceptiques et aussi à ceux qui ne raisonnent ni n'approfondissent.

La Transmission de la pensée, c'est-à-dire la communication d'âme à âme, devrait être courante, facile, naturelle... si nous étions ce que nous devons être tous les uns à l'égard des autres, c'est-à-dire si nous ne nous échappions pas, par l'égoïsme que le libre arbitre laisse pénétrer en nous, de la loi générale de sympathie réciproque, de cette loi d'amour universel qui est aussi bien la loi des mondes et des êtres.

C'est seulement entre ceux que ne divisent ni haine, ni envie, ni jalousie, ni intérêts, ni aversion quelconque que la transmission de la pensée est réalisable.

Le génie humain a dû suppléer à cette faculté précieuse de télépathie dont le défaut d'altruisme, de sympathie et de bonté les prive, en inventant des moyens ingénieux de communication entre les humains.

Au télégraphe, on a ajouté le téléphone pour nous permettre les communications que les conditions de la vie et des affaires exigent.

Dans un monde dont tous les habitants seraient en communion constante, grâce aux liens de l'amour, la télépathie serait la loi unique des relations lointaines, et la transmission de la pensée s'opérerait plus sûrement, plus rapidement et plus complètement que par les moyens industriels employés par les humains.

Voilà ce que je sentais nécessaire d'affirmer comme pour placer au frontispice de ces études, cette grande loi d'amour universel qui n'est absolue qu'à l'état de perfection.

*
* *

La transmission de la pensée ne s'opère-t-elle pas tout naturellement, instinctivement, entre ceux qui s'aiment, entre deux époux qu'une longue existence a assimilés peu à peu l'un à l'autre ; et cette communication mystérieuse d'âme à âme ne s'accomplit-elle pas sans qu'une volonté s'impose, d'une part, et sans que, d'autre part, une volonté soit subie ?...

Que s'interrogent à cet égard ceux qui vivent deux à deux, en la permanente continuité du foyer, unis par le cœur, arrivant à ne plus faire qu'un seul être, en deux parties, dont l'une est le complément de l'autre !

Que de fois, au moment où le mari s'apprêtait à dire : « Nous devrions faire quelque chose », l'épouse, devançant sa parole, offre elle-même ce qu'il allait proposer !...

C'est que la pensée de l'époux l'a pénétrée au moment même où elle s'est formée dans son esprit, et la transmission a eu lieu avec cette instantanéité qui lui est propre, car elle est devenue habituelle. Elle constitue ce que je dénommerai « leur état d'âme réciproque ».

Ils ont constaté, par la longue sympathie exaltée par leur vive tendresse, une réceptivité extraordinairement développée.

Quoi d'étonnant?... C'est la conséquence de l'amour absolu, qui a opéré physiquement, fluidiquement et psychiquement la fusion complète de la triple constitution de chacun, au point qu'ils ne font, pour ainsi dire, qu'un seul être. Il n'y a, par suite, rien d'extraordinaire à ce que la pensée soit identique et simultanée, puisque les organes et les fonctions qui y président de part et d'autre, se sont identifiés et assimilés complètement.

La rapidité instantanée de la communication cogitoriale s'explique encore par le rapprochement permanent de ces deux êtres qui vivent constamment de la même vie, qui sont en quelque sorte dans une étreinte physique ininterrompue et dans une étreinte morale plus absolue et plus réelle encore; qui ont sans cesse les mêmes préoccupations, les mêmes tendances, les mêmes aspirations; qui ont gardé les mêmes souvenirs et qui forment les mêmes espoirs.

La pensée portée par les ondes fluidiques est instantanément transmise en cet état si proche, surtout en ces conditions si affinées de réciprocité.

En effet, comme le son qui se propage par les vibrations produisant les ondes sonores, la pensée se propage à l'extérieur sans l'impulsion de la volonté, par des vibrations psychiques qui déterminent des ondes fluidiques.

La vitesse de la transmission est en rapport de l'énergie développée par le centre de radioactivité qui a donné naissance à ces vibrations.

Plus subtiles que les ondes électriques captées au loin et presque instantanément par les appareils récepteurs de la télégraphie sans fil, les ondes fluidiques ne trouvent nul obstacle dans le temps ni dans l'espace.

Leur rayonnement est si vaste qu'il est en quelque sorte infini.

Ces deux époux, si étroitement unis physiquement, fluidiquement et psychiquement, sont en communication constante, même à travers les espaces les plus considérables qui pourront à un moment donné les séparer. La pensée se transmettra de l'un à l'autre, d'un point du globe aux antipodes, avec une instantanéité aussi parfaite que dans la situation de proximité réelle.

Ils en auront la preuve réciproque par les lettres qu'ils s'écriront au même instant pour se dire les mêmes choses.

Elles ne sont pas rares, entre ceux qui sont ainsi unis, les lettres qui se croisent et qui répondent par avance à ce que l'on demande.

*
* *

Il est inutile d'insister sur la théorie et sur le mécanisme de ces ondes et de ces vibrations, qui sont les véhicules lointains et rapides de la pensée. Les modestes proportions de ces études n'en permettraient pas l'exposition et la discussion complètes.

Le fait est acquis et démontré; son application seule nous préoccupe, les faits seuls nous intéressent; l'éducation de la volonté, principe actif de la transmission de la pensée, est notre seul but.

On a entendu souvent cette expression : « Cette idée est dans l'air. »

L'idée, ou pour s'exprimer plus véritablement, la *pensée*, — qui est le résultat de l'association des idées opérée par l'esprit — a été émise par celui qui l'a le premier conçue.

Plus l'objet de la pensée est important, plus le centre de radioactivité d'où elle émane a produit des vibrations énergiques, donnant naissance à des ondes d'une propagation plus lointaines et plus rapides.

Ces vibrations ont été perçues simultanément et instantanément par les organes récepteurs de tous ceux qu'un état d'âme identique, que des préoccupations analogues ont mis dans des conditions de réceptivité plus complètes et plus parfaites; et de là proviennent les inventions de deux savants qui ont parfois entre elles des analogies déconcertantes, comme les ouvrages de divers littérateurs qui semblent s'en être empruntés le sujet.

La pensée se transmet d'être à être, et le mécanisme en sera exposé en cette étude, afin que tous ceux qui le comprendront puissent enrichir leur existence de cette faculté précieuse.

Il importe, au préalable, de dégager la transmission de la pensée de ce phénomène si connu aujourd'hui que produisent souvent, à la stupéfaction d'une assistance nombreuse, *les liseurs de pensées*.

La lecture de la pensée a des bases et un mécanisme absolument distincts et essentiellement différents de la *transmission de la pensée*.

Le liseur de pensées est un être d'une sensitivité des plus délicates, d'une impressionnabilité merveilleuse, doué d'une faculté d'observation et de pénétration des plus subtiles, et par suite d'un état aigu de réceptivité des expressions déterminées chez autrui par l'effort cogitatoire.

Les Pickman, les Zamora, les Stuart-Cumberland, les Albertini, les Irving Bishop, les Copper, ont été d'extraordinaires liseurs de pensées.

Ils sont arrivés, avec le don de leurs facultés particulières et par un exercice admirablement approprié, à percevoir toutes les manifestations invisibles pour d'autres, des pensées émises dans leur entourage.

De là ces expériences qui stupéfiaient à tel point elles étaient sensationnelles, et qui bouleversaient toutes les notions acquises par la science forcément retardataire, — car les sciences humaines ne progressent que *claudopede*, — comme la Justice et toutes les choses supérieures qui se déforment ou échappent en passant par les imperfections de l'humanité.

Ces expériences seront intéressantes à être exposées, pour en faire connaître l'art et le mécanisme, ce qui permettra à chacun de les répéter aisément, après y être préparé comme il sera indiqué; et cela servira encore à différencier de la manière la plus absolue, la plus complète et la plus définitive, la lecture de la pensée de la transmission de la pensée qui est le but unique de ces études qui seront rendues aussi simples et aussi intéressantes que possible.

(*A suivre.*) MARC MARIO.

La Sorcellerie pratique [1]

Par RENÉ SCHWAEBLÉ

VII (*suite*)

L'ARSENAL DU SORCIER

Il est un autre sorcier que vous rencontrez plus souvent encore, le sorcier des villes... Vous le croisez plusieurs fois par jour, bien habillé, quelquefois fort élégant. A peine le reconnaîtrez-vous à son regard qui fuira toujours le vôtre. Il n'a ni femme, ni sœur, ni parent, ni ami, il préfère la solitude qui lui permet de préparer minutieusement ses vengeances. Et puis, il n'aime pas qu'on pénètre chez lui, il ne veut pas qu'on aperçoive son arsenal. il ne veut pas, surtout, qu'on y touche. Il a dans ses tiroirs trop de papiers couverts de bizarres pentacles, noircis de formules chimiques.

Redoutez les gens qui ne vous regardent pas en face : ce sont des hypocrites, ce sont des sorciers. Ils méditent les raffinements du mal. Ils feront périr leur ennemi à petit feu, ils ne seront pas atteints par la loi. Ils savent la torture morale supérieure à la torture physique, ils connaissent le véritable envoûtement.

Pourtant, méfiez-vous : quelquefois le sorcier vous regardera en face. Il se fera homme du monde, bien élevé, aimable, prévenant, il vous rendra des services, il captera votre confiance. Il vous chantera : « N'écoute pas ta conscience ! vole, commets ce faux, tu es sûr de n'être pas pris. Alors, tu auras de l'argent, beaucoup d'argent! tu sais, ce bel argent qui ouvre toutes les portes, qui te fera aimer, rechercher, respecter, qui te permettra de voyager, de passer de longues heures au bord de la mer murmurante, ce bel argent avec lequel tu pourras acheter la bague dont tu as envie depuis si longtemps. »



LA BAGUETTE DIVINATOIRE

Le sorcier prend une voix douce pour vous mieux enchanter. Il vous charme à la façon de la femme la plus exquise pour vous mieux abattre, pour vous enfoncer plus profondément dans l'ornière. Il souhaite de vous déshonorer, de vous jeter au ban de la société, de faire de vous un repris de justice. Il hait son prochain, il veut faire de vous un criminel. Il veut qu'à votre tour vous détestiez votre prochain, que vous deveniez sorcier!

Il saura changer sa chanson : « Fais le mal, hais tes frères. Tu verras quelles infinies jouissances tu ressentiras à ce jeu, comme tu rayonneras quand tu auras désuni un ménage, quand tu auras semé le mal dans une famille, quand tu verras couler les pleurs. Ah! comme tu seras bien vengé, et comme tu respireras librement! Songe à tout le mal qu'on t'a fait, aux êtres chéris qui t'ont menti, à ceux qui ont abusé de ta naïveté! »

Le sorcier est un grand courtisan. Il a l'âme des femmes qui se vendent. Néron ne fut pas un sorcier, il avait la franchise de sa férocité, je dirais presque de son hypocrisie. Mais admirez Louis XI, Bismarck. Ceux-ci furent d'effroyables sorciers, tantôt humbles, tantôt orgueilleux, invoquant Dieu, mais appelant le Diable! Cherchez parmi les littérateurs, les peintres, les musiciens, n'y voyez-vous pas des sorciers? Comme certains vous dépeignent joliment les choses pour vous faire aimer le mal qu'elles sèment! Ah! les jolies fleurs vénéneuses! Elles sentent l'éther, la morphine, la cocaïne, l'opium... Pourquoi cette valse tzigane, pourquoi cette eau-forte de Rops, pourquoi cette poésie de Verlaine, pourquoi ces aquarelles de Moreau, pourquoi ce buste de Rodin inquiètent-ils, repoussent-ils, d'abord, attirent-ils ensuite?

Haine! amour! tout est là. La volonté se bat éternellement avec l'instinct. Le sorcier le sait, et essaye d'en profiter. Il cherche à annihiler la volonté, il veut « charmer ».

Or, qui a toujours charmé et charmera toujours la femme? On a trop employé ce mot « charme ». Charmer n'est pas plaire, charmer c'est jeter un charme, c'est se servir de moyens magiques. Alors, la femme, cette grande charmeuse, est donc une sorcière?

Je ne répondrai pas. Je reviens au vulgaire sorcier et à son arsenal.

L'épée, la baguette (il ne faut pas confondre la baguette magique avec la baguette divinatoire), la lampe, le réchaud, le miroir, le parchemin vierge, la peau de veau mort-né, les encres sympathiques, la cire vierge, la mandragore, la verveine, la pierre d'aimant, les gemmes, les parfums, les grimoires, les tarots!

Parlons, tout de suite, de la *baguette divinatoire*, laquelle, à la vérité, n'est pas complètement la propriété du sorcier. La baguette divinatoire est une vulgaire fourche de bois dont chaque ramification est tenue par une main, appuyée contre la poitrine, la paume en bas, de manière que l'appareil soit horizontal. L'on marche ainsi, à pas lents, dans l'endroit où l'on soupçonne la présence de la chose cherchée (trésor, source, etc.), et à l'approche de laquelle la pointe de la baguette doit s'abaisser d'elle-même. De nombreux récits attestent le pouvoir de la baguette divinatoire, et les résultats surprenants obtenus grâce à elle.

« Un ermite, qui cherchait des métaux cachés pour le duc de Ferrare, promit au sieur Lavoréins, archiprêtre de Barberini, de trouver avec ses baguettes, le métal qu'on avait caché (1). L'offre est acceptée : l'archiprêtre cache un écu d'or avec un soin, et l'ermite prend quatre baguettes d'olivier qu'il dispose suivant son secret. Il en tient deux dans ses mains, fait tenir les autres à l'archiprêtre, et l'avertit de se laisser aller au gré de l'impression

(1) Voir nos 14, 16, 18, 20, 22.

(1) On a vu, d'autre part, que notre collaborateur H. Mager donne une explication uniquement scientifique à la baguette divinatoire qu'il appelle « la Baguette des Sourciers ». (*Note de la Direction.*)

qu'il pouvait sentir. Après cet avis, l'ermite commence le psaume *Miserere*, etc. A ces mots : *Incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi*, l'archiprêtre se sent poussé par une force invincible. L'impression le porte avec l'ermite dans l'endroit du jardin où était l'écu d'or. Elle cesse dès qu'il touche l'endroit, et les baguettes se remuent alors dans ses mains avec tant d'impétuosité que l'archiprêtre, épouvanté, s'enfuit bien vite, laissant là l'ermite, les baguettes et son argent. »

Autre preuve rapportée par le P. Lebrun :

« A Grenoble, en 1688, on avait volé des hardes à M..., dans un temps où l'on disait dans la ville que ceux qui trouvaient les bornes savaient aussi découvrir les vols... Aymar est appelé et conduit dans l'endroit où l'on croyait que le vol avait été fait. La baguette y tourne, elle continue à tourner en sortant du logis et en avançant dans les rues; on vient aux prisons et on pousse même jusqu'à une porte qu'on ne pouvait ouvrir sans la permission de M. le Juge. Celui-ci fit ouvrir la porte.

« Aymar entre, et, guidé par la baguette, il va vers quatre fripons qu'on avait enfermés depuis peu de jours. Il les fait ranger sur une ligne, met son pied sur le pied du premier : la baguette ne remue point; il le met sur le pied du second : la baguette tourne. Aymar assure que c'est là le voleur, quelque serment qu'il fit pour se disculper. On passe au troisième, la baguette ne se meut point, mais elle tourne rapidement sur le quatrième.

« Les deux voleurs avouent enfin et déclarent qu'ils ont porté les objets dans une ferme hors de la ville. On y va, et les fermiers, interrogés, ne donnant pas la satisfaction qu'on souhaitait, la baguette découvrit sur-le-champ ce qu'ils avaient caché avec soin. »

Le magistrat qui était présent et qui m'a fait ce récit, est d'un mérite si reconnu et il examine toutes choses avec tant de discernement et d'exactitude qu'il ne m'est pas possible de douter du fait.

Je crois que pour les objets magiques composant l'arsenal du sorcier, il ne faut pas attacher trop d'importance à la tradition, chacun les confectionne comme il l'entend, et ils ont la même efficacité s'ils sont pieusement consacrés. Toutes les épées magiques sont bonnes — qu'elles soient en or ou en fer — pourvu qu'elles aient été consacrées dans les règles (1). Chacun peut en varier la forme et la nature selon sa fortune et son imagination.

L'épée magique est une épée ordinaire. Elle a deux rôles : elle sert à tracer le cercle magique, et à se défendre contre les êtres de l'Invisible, plus particulièrement contre les larves.

La baguette magique est un bâton d'une longueur de 0 m. 40 centimètres environ, recouvert de soie ou de moire, ornée en son milieu de deux bagues, l'une de métal blanc, l'autre de métal jaune, argent ou or, zinc ou cuivre, et portant, à chacune de ses extrémités, une pointe triangulaire en forme de lime. La baguette magique ne quitte pas le sorcier : elle peut, à la rigueur, remplacer tous ses autres outils, son épée, sa baguette divinatoire. Le sorcier ne doit s'en séparer sous aucun prétexte, il doit l'emporter partout avec lui. Il ne doit rien faire, rien entreprendre sans sa baguette magique. Cette baguette sera son palladium, elle lui servira dans toutes ses opérations, dans toutes ses œuvres.

Le réchaud magique, dans lequel l'on brûle les parfums chers aux élémentals, est un fourneau de terre ordinaire que le consécrateur aura colorié de certaines couleurs, en ayant soin de se servir de l'huile voulue.

Arrivons à *la lampe magique*. Je n'ai jamais compris pourquoi les occultistes modernes se donnent tant de mal à décrire la lampe magique. Pourquoi veulent-ils tant de métaux, tant de gemmes dans une pauvre lanterne dont l'unique but est de donner, selon le jour, l'heure ou le tempérament, tantôt de la lumière bleue, tantôt de la lumière rouge, tantôt de la lumière jaune, etc.? Que ne se servent-ils simplement de la lanterne magique classique avec des verres unis de couleurs différentes. Il faut seulement remplacer le vernis qui recouvre cette lanterne par une couleur à l'huile consacrée.

Passons aux *encres sympathiques* et autres.

Encre qui ne dure que vingt-quatre heures. — Prenez de l'eau-forte faite de salpêtre et couperose, mettez-y deux parties de noix de galle en poudre fine et une partie de couperose, bouchez bien la fiole. La liqueur étant devenue noire, écrivez avec. En vingt-quatre heures l'écriture s'évanouira complètement.

Pour écrire sur le verre. — Formez un crayon avec de la craie d'Espagne et du vitriol de Chypre, servez-vous en pour écrire sur une glace ou un morceau de verre, et effacez l'écriture avec un linge : lorsque vous voudrez la faire paraître, il suffira de haleter sur cette glace. Cette écriture paraîtra et disparaîtra ainsi à plusieurs reprises.

Encres sympathiques. — *Rouge.* Esprit de nitre noyé dans huit ou dix fois autant d'eau. — *Jaune.* Mettez tremper pendant huit à dix jours des fleurs de souci dans du bon vinaigre blanc distillé, passez la liqueur et mettez-la dans une bouteille bien bouchée. — *Violette.* Exprimez du jus de citron; mettez en bouteille. — *Verte.* Faites dissoudre dans une petite quantité suffisante d'eau de rivière, du sel de tartre bien blanc et le plus sec que l'on peut se procurer, et mettez en bouteille.

Tout ce que l'on aura écrit ou dessiné sur du papier ou de la toile, ou de la soie, avec ces différentes encres, prendra la couleur désignée lorsque l'on aura passé sur l'écriture ou le dessin la liqueur de violette, de pensée, ou de reine-marguerite. Pour faire cette liqueur on prend une suffisante quantité de ces fleurs, on les pile dans un mortier en y versant de l'eau; on en exprime le jus en les passant à travers un linge, et on la conserve en bouteille.

Le miroir magique varie, également, selon les personnes et les pays. C'est, tantôt, une portion de sphère métallique, tantôt, un cristal massif ou rempli de liquide, tantôt un disque ou un instrument de couleur sombre. Le meilleur est, selon nous, celui qui se compose d'un globe de cristal rempli d'eau pure, et très vivement éclairé par trois foyers lumineux. Certains sorciers usent d'un chaudron plein d'eau, quelquefois d'un cercle tracé sur la terre ou sur un plancher et dont l'intérieur est noirci au charbon. Le miroir magique sert à percevoir les êtres et les manifestations de l'au-delà; il suffit de le fixer quelques instants, si l'on est un peu entraîné, pour y voir apparaître l'objet, la personne, le phénomène désiré. On sait que c'est au miroir magique que Cagliostro dut sa célébrité. Mais ses expériences, évidemment infiniment curieuses, sortent du domaine de la sorcellerie; Cagliostro se servait de voyants, et nous voulons le sorcier sans voyants, sans médium. Le sorcier se sert spécialement du miroir magique pour surveiller les allées et venues des êtres de l'invisible dont il a besoin, et il les y voit sans l'aide de personne.

Et, maintenant, les *tarots!* Les *tarots*, le livre du sorcier, le livre du solitaire! Le livre résumant toute la pensée, toute la science...

On sait qu'il se compose de soixante-dix-huit cartes ou arcanes divisés en cinquante-six arcanes mineurs et vingt-deux arcanes majeurs. Les arcanes mineurs se divisent en coupes, bâtons, épées et deniers. Chacun de ces quatre groupes comprend quatorze cartes, as, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, cavalier, valet, dame, roi. Les coupes représentent le bonheur spirituel, celui qu'on puise dans la vie de foyer, dans une conscience tranquille, dans les amis; les bâtons représentent les affaires entreprises ou à entreprendre, l'action; les épées représentent les embûches, les ennemis, les soucis; les deniers représentent le bonheur matériel, grossier, dû à l'argent, à l'instinct, aux sens. L'or donne à chacune des quatorze cartes une signification de degré, les deux de coupe, par exemple, signifiant plus de valeur que l'as, l'on attribue aux quatre figures les rapports qu'elles évoquent, une femme pour la dame, un homme pur, posé pour le roi, par exemple.

Les arcanes mineurs sont le côté matériel de la vie, les arcanes majeurs le côté spirituel. C'est la vie dirigée par l'âme.

Voici les vingt-deux arcanes majeurs et leur signification : 1° Le Bateleur (l'homme, la femme ordinaire); 2° la Papesse (la religion); 3° l'Impératrice (l'influence de la femme, l'imagination); 4° l'Empereur (l'influence de l'homme, la puissance); 5° le Pape (l'Absolu); 6° l'Amoureux (l'amour); 7° le Chariot (l'aide du Prochain); 8° la Justice (la Justice); 9° l'Ermite (la solitude, la réflexion); 10° la Roue de la Fortune (les tribulations de l'homme); 11° la Force; 12° le Pendu (les épreuves de l'homme); 13° la Mort (la mort et la résurrection); 14° la Tempérance (tempérance, calme); 15° le Diable (la fatalité); 16° la Tour (la ruine); 17° les Etoiles (l'espérance); 18° la Lune (les envieux, l'hypocrisie); 19° le Soleil (le bonheur, la perspective); 20° le Jugement (la récompense); 21° le Fou (la folie); 22° le Monde (le bonheur réalisé). On comprend que je ne puis indiquer une manière de « tirer » le tarot. Chacun le tire à sa guise. Que l'on mélange bien tous les tarots, qu'on en choisisse sept ou treize ou un autre nombre, et qu'on interprète ceux-ci. A chaque carte retournée c'est une nouvelle série d'idées qui surgit, permettant de rêvasser de longues heures...

(*A suivre.*) René Schwaeblé.

(1) Nous parlerons longuement des *consécrations* dans un prochain chapitre.

LES

SORCIERS DE PARIS (1)

GRAND ROMAN INÉDIT

Par JULES LERMINA

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Enfant abandonné, élevé par charité, de groom, Gaston Brame s'est élevé dans la banque Favrol jusqu'au titre de fondé de pouvoir. — Le banquier, menacé par une mort prochaine, voudrait en faire son gendre et son successeur, mais Mme Favrol fait promettre à sa fille de ne jamais accéder à cette union. — Joueur, noceur, Brame a volé son patron en faisant des faux ; on est à la veille d'un inventaire, tout va se découvrir, Gaston Brame se sent perdu. — La fatalité le conduit chez un mystérieux comte Tarab, alias le sorcier Ianoda, auquel, affolé, il expose sa situation. — ... De son côté Germaine Favrol, désespérée de la décision de son père, va trouver M. Fermat, père de celui qu'elle aime, et lui demande aide et protection. Celui-ci appelle à son secours son associé, le mystérieux Delbar, duquel il obtient consentement de céder à Favrol une invention permettant de gagner des millions. L'appât du gain vaincra chez le banquier l'opposition au mariage de Germaine avec Julien Fermat. Favrol feint d'accepter les conditions proposées et tend un piège à Fermat en lui faisant signer l'engagement de céder son secret. Ce dernier lui remet la formule et le dessin de l'invention dont Favrol est désormais le maître. Fermat rentre chez lui où il apprend le naufrage du « Cumberland », navire sur lequel revenait Julien Fermat... Germaine et sa mère au courant de la catastrophe se refusant à revoir Gaston Brame, le banquier furieux met sa fille en demeure de donner dans les vingt-quatre heures son consentement au mariage avec Gaston. — Mme Favrol se rend chez Brame à qui elle explique que son mariage avec Germaine est impossible : « Vous ne pouvez épouser Germaine, elle est votre sœur ! »... Louise de Lusianes, la future Mme Favrol, élevée par une vieille servante, ignorée de son père, occultiste fervent, aimait à se promener le soir dans la campagne. Une nuit, hypnotisée par la vision d'un berger, dont la silhouette se dessinait non loin d'elle, elle était arrêtée depuis un moment, quand, soudain, elle sentit deux bras qui s'abattaient sur elle, qui l'enlaçaient. Elle poussa un cri, mais fut aussitôt relachée, son agresseur, foudroyé par le regard du berger, avait pris la fuite... Une vingtaine d'années avant ce fait, une bohémienne, de passage dans le pays, avait en mourant mis au monde deux jumeaux. L'un, Michel, berger aimé de tous et doué de pouvoirs mystérieux, l'autre, Pierre, véritable esprit du mal, vivant de vols et de rapines, était haï de ceux qui l'approchaient... C'était Michel qui avait sauvé Louise, aussi revint-elle souvent le voir ; mais il lui apprit un jour qu'un étranger l'avait instruit de ses devoirs et qu'il allait partir pour le Thibet... Louise avait dit un dernier adieu à son sauveur, quand Pierre s'étant élancé avait commis sur elle un ignoble attentat... Elle rentre au château sous l'influence hypnotique ignorant l'atroce vérité...

XV (*suite*)

Au réveil, sa mémoire ne lui rappelait plus rien, sinon que Michel était parti et qu'elle ne le verrait plus jamais.

M. de Lusianes, quand elle parut sous l'ogive de la porte de son laboratoire, eut un cri d'effroi.

Qu'avait-elle? Pourquoi était-elle si pâle? Plus que jamais elle ressemblait à sa mère, mais telle qu'il l'avait vue pour la dernière fois, avant que le linceul retombât à jamais sur son visage.

Louise se défendait, peu à peu retrouvant de la force pour le rassurer.

Ce lui fut d'ailleurs facile, tant il avait hâte de parler de lui-même.

Ce qu'il dit alors était effroyable.

En deux mots : sans le savoir, sans le vouloir il avait commis des actes qui le faisaient tomber sous le coup de la loi, avait signé des papiers donnant en garanties de prêts des valeurs qui ne lui appartenaient plus, des terres déjà vendues.

Il ne comprenait pas comment cela s'était fait.

On lui avait présenté ces papiers, lui offrant de l'argent, en échange d'un trait de plume. Est-ce qu'il connaissait ces manigances?

N'avait-il pas pour premier devoir de sauver le manoir...

De sauver la maison où la mère de Louise était morte!

Louise entendait tout cela, à travers un bruissement.

Moins experte que son père aux roueries du négoce, elle distinguait mal le juste et l'injuste en ces opérations, d'ailleurs fiévreusement expliquées et sans aucune clarté.

Elle regardait son père, de ses grands yeux gris, se demandant pourquoi, pour la première fois, et ce jour-là plutôt qu'un autre, son père lui disait des choses qui lui étaient si lointaines.

Lusianes s'exaspérait de cette impassibilité. Enfin, à bout de calme, il lui cria :

— Vous ne comprenez donc pas ! On dit que votre père est un voleur !

— Mais, puisque cela n'est pas vrai, fit-elle.

— Certes, ce n'est pas vrai ! mais les apparences sont là ! J'ai été imprudent, ignorant surtout. Est-ce qu'un homme comme moi s'abaisse à ces défiances ? J'avais besoin d'argent? Allais-je examiner mot à mot l'acte par lequel je reconnaissais ma dette? On m'a trompé. C'est moi qui suis le volé, on dit que je suis le voleur. La chose m'a été expliquée... par M. Favrol, tu sais, ce brave homme, ce généreux banquier qui m'a déjà tiré d'affaire... cette fois, il n'y peut rien. Je suis, paraît-il, entre les mains d'aigrefins contre lesquels il n'a aucun recours.

Une plainte va être déposée. Je serai accusé, poursuivi, arrêté, mis en prison...

— En prison! Vous, mon père! s'écria Louise.

Pour la première fois depuis le début de cet entretien, la lumière lui sautait au cerveau.

Son père, ce grand enfant, ce fou, était tombé aux mains d'ennemis.

Perfidement on avait mis tout en œuvre pour le perdre.

Quels ennemis? Des jaloux sans doute qui voulaient l'empêcher d'accomplir l'œuvre merveilleuse à laquelle il avait tout sacrifié!

— En prison! mais je ne veux pas! reprit-elle. C'est impossible, on ne condamne pas un honnête homme. Il faut vous défendre, vous sauver à tout prix mais hélas! que puis-je, moi ?

— Ma fille, vous pouvez tout, dit Lusianes avec sang-froid.

— Moi !

A mesure qu'elle s'affolait, M. de Lusianes se calmait.

Il y a de la férocité au fond de toutes les passions.

Certes il entendait se défendre : il savait même déjà ce qu'il avait à faire pour conquérir, non seulement son salut immédiat, mais encore les moyens de continuer ses travaux.

Oh! il était sûr de lui maintenant. Il avait forcé la nature à lui livrer son secret, avant un mois, deux au plus, il serait

(1) Voir nos 1 à 19, 21 et 22.

en possession de ce que les imbéciles appellent la pierre philosophale, et qui est en réalité l'*Hylé*, le principe et le germe de la substance multiforme.

Mais pour atteindre ce but magnifique, pour conquérir cette gloire, reservée aux élus de la science, il lui fallait de l'argent.

Donc de l'argent pour éteindre les dettes litigieuses, — de l'argent pour réaliser le grand œuvre — de l'argent, voilà tout.

— Mais qui vous en donnera, mon père ? s'écria Louise. Ah ! que ne puis-je jeter mon cœur dans un creuset pour que vous en fassiez de l'or !

Comme s'il n'avait pas entendu cette offre folle, il continuait :

Il voyait bien qu'il fallait renoncer à toute espérance.

Il perdait, tout à la fois, l'honneur et la fortune.

Il n'avait plus qu'un parti à prendre. Il se tuerait !

Devant sa fille secouée d'horreur, il joua la comédie du suicide, affectant de choisir, parmi les produits chimiques dont pullulait son laboratoire, les toxiques les plus rapides et les plus sûrs.

Et comme elle se traînait à ses pieds, le suppliant de ne pas l'abandonner, comme elle invoquait le nom de sa mère, s'écriant que, si elle eût été là, elle aurait bien su empêcher ce désastre...

M. de Lusianes, sachant que le moment était venu de frapper le coup décisif, expliqua que peut-être il lui restait une ressource.

Ah ! si M. Favrol consentait à l'aider ! il était riche, très riche !

Très bon aussi, très honnête (M. de Lusianes était-il si naïf que de ne pas soupçonner le guet-apens. C'était pire. Il l'acceptait !) Il avait été question de cela entre eux, M. Favrol était presque décidé à intervenir...

Seulement il posait une condition... hélas ! une condition inacceptable !

Comme Louise s'enquérait, disant que, pour éviter le désastre, il n'était pas si dures conditions qui ne dussent être acceptées, il continua.

Certainement elle avait raison. Que l'on fût prêt à tout sacrifier, soi-même, de soi-même et pour soi-même, cela ne faisait même pas discussion.

Mais avait-on le droit de disposer de la vie d'autrui ?

Il était même des extrémités auxquelles un gentilhomme ne pouvait pas, ne devait pas se résigner, surtout quand — comme dans le cas présent — on se trouvait en face d'un fils de paysans dont on avait nourri les pères à la cuisine ou à l'écurie...

— Par exemple, est-ce que, pour me sauver, toi, une Lusianes, tu consentirais à épouser M. Favrol !

Epouser cet homme qui lui était apparu rude, presque sauvage, à travers ses politesses maladroites, dans l'espèce d'obscure caverne où se brassaient les affaires, près les Halles !

Il est vrai que l'hypothèse était un peu forte et bien choisie pour exprimer l'impossible.

Lusianes, carrément, la désabusa. L'offre était positive.

Le dilemme était posé : Ou le mariage, ou le déshonneur et par conséquent la mort de son père.

Pendant les quelques jours qui suivirent, l'agonie de la pauvre fille fut épouvantable.

Ah ! pourquoi Michel était-il parti ? Si elle avait pu l'appeler à son aide ! Mais le tertre était solitaire, et, pendant des nuits, pantelante, mourante, elle l'appela en vain.

Supplice plus grand encore. Quand elle était seule, il lui semblait entendre sa voix chuchotant auprès d'elle et lui disant qu'il fallait se sacrifier à autrui, s'oublier soi-même dans l'anéantissemet du devoir accompli.

Favrol vint au château.

Ce robuste, qui n'avait connu que le caprice du moment, était étonnamment surexcité. Il voulait en finir, exigeait que le mariage eût lieu dans le plus bref délai possible, avant un voyage important qu'il lui fallait entreprendre et qui le retiendrait éloigné de Paris pendant plusieurs mois.

C'était une affaire comme une autre, à ne pas laisser en souffrance.

Bien entendu, l'étau des menaces se resserrait autour de Lusianes. Les plaintes étaient rédigées : demain peut-être elles seraient aux mains du Procureur de la République.

Entre le père et la fille, il y eut une scène suprême.

Cet homme, ce misérable, en vérité, se préoccupait beaucoup moins du déshonneur possible que de ses travaux alchimiques, qui, en cas d'acceptation, réussiraient, en cas de refus, échouaient piteusement.

Pour l'Arcane mystérieuse qui a tué tant de créatures humaines, pour le Secret qui a brisé, écrasé tant de cerveaux, Lusianes allait commettre ce meurtre de jeter sa blonde fille à l'homme l'argent, comme un gâteau de miel à un monstre.

Et, menteur par passion, hypocrite par illusion, il joua la comédie de l'honneur du nom, des ancêtres, du blason ; — avec une habileté de cabotin hors ligne, il mima la honte, le désespoir ; il clama sa propre indignité — qu'il était prêt à expier, mais qu'il redoutait de voir rejaillir sur les aïeux immaculés...

— Sur la mémoire même de ta pauvre mère !

Favrol, dans la pièce voisine, attendait, indifférent au crime qui se commettait, pareil au fanatique qui ne frissonne pas au cri de la victime, mais tend ses mains pour en recueillir le sang.

La porte s'ouvrit : Lusianes parut et appela.

Louise de Lusianes laissa tomber sa main de fée dans la patte velue.

Trois semaines après, elle s'appelait madame Favrol.

Un mois plus tard, Favrol assouvi, pensant aux choses sérieuses, partait pour l'Amérique.

Louise n'avait pas encore gravi toutes les marches de son calvaire.

A peine Favrol était-il parti que des malaises la surprenaient, et, avec un sursaut d'horreur, elle apprenait d'un médecin — par bonheur discret — qu'elle était enceinte d'environ trois mois.

C'était folie : elle ne crut pas. Elle ne pouvait pas croire.

Elle n'avait pas commis le crime d'être menteuse à son père, traîtresse à ce mari qu'elle n'aimait pas, mais à qui elle se devait tout entière, immaculée, en paiement des vilenies paternelles.

Elle n'eut qu'une confidente, la vieille Trude, qui ne s'étonna pas autrement, parlant de ces larves de cauchemar, incubes et violeurs nocturnes de vierges.

Elle questionna, calcula, accusa le beau berger — car elle avait épié naguère et surpris le secret nocturne.

Louise niait, désespérément, jurait son innocence.

Mystérieusement, on consulta d'autres médecins qui confirmèrent le diagnostic.

Une devineresse célèbre, madame de Castillon, dans le sommeil évoqua la scène sinistre, le bandit la poursuivant, la renversant...

Et dans les ténèbres de ses souvenirs, la pauvre femme retrouva les vagues grisailles de la vérité...

Elle courut à son père, et, douloureuse, lui cria son malheur.

Lui ne l'écouta même pas. Il venait de déchiffrer l'énigme de Daniel Mylius, dans l'in-quarto, paru à Francfort en 1618. Elle était enceinte. Fort bien, puisqu'elle était mariée. Et puis après tout, cela ne le regardait pas. L'or allait jaillir du creuset : là seulement était la raison de vivre.

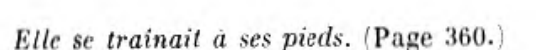
Elle lui écrivit, longuement, en confession, le suppliant de lui venir en aide, d'être son père, son conseiller, son soutien...

Un fracas lui répondit : sous quelque diabolique et stupide manipulation, le fourneau, les creusets, la tour — et l'homme venaient de sauter.

Les mois passèrent, Favrol toujours absent.

Trude se montra d'un dévouement inlassable.





Elle se traînait à ses pieds. (Page 360.)

Il y avait en cette aventure un diabolisme qui lui apportait d'exquises épouvantes.

Point de doute, c'était le Réprouvé, Satan lui-même qui, au retour de quelque sabbat, avait commis le forfait.

Nul ne soupçonna rien, dans la solitude où Louise se confina.

L'enfant naquit, solide, un peu bistré, cheveux très noirs, vrai fils d'enfer.

Trude n'avait pas à hésiter : l'enfant du démon, cela se tue.

Elle voulut l'emporter, sans phrases, s'en défaire par quelque moyen que ce fut. Ainsi, dans les campagnes, on assomme un sorcier.

La misérable Louise eut, épuisée et sanglante, à défendre par la force ce petit être qui était de ses entrailles et qu'elle ne pouvait haïr.

Trude dut céder. Alors un moyen terme fut cherché, étudié, trouvé.

Comme un trait de génie maternel qui traversa le cerveau de Louise.

L'enfant fut déposé par Trude sur les marches mêmes de la banque Favrol. Elle feignit de l'y découvrir, appela Brame, le portier, et lui suggéra de s'en charger.

Ainsi M. Gaston grandit sous les yeux de sa mère, à la fois aimé et redouté, protégé par une diplomatie jamais maladroite. Une nécessaire indifférence suffisait à ne pas éveiller les défiances de Favrol, à qui la moindre recommandation, un peu évidente, eût été prétexte de malveillance.

(*A suivre.*)

JULES LERMINA.

❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋

LE TAROT DE LA REYNE [1]

mis en lumière par NOSTRADAMUS, astrologue et nécromant,

à l'usance de la tant renommée et vertueuse CATHERINE DE MÉDICIS, reyne de France, en l'an de grâce 1556

documents retrouvés et mis en ordre par

Mme DE MAGUELONE

CINQUIÈME SEPTÉNAIRE (*suite*)

LAME XXXIII. — Allégorie. Cette lame, une des plus mauvaises du TAROT, représente la Magie Noire, c'est-à-dire les œuvres démoniaques de SATHAN : la Poule Noire, l'Envoûtement et tout son cortège de maléfices.

Interprétation. — Qu'elle soit *droite* ou *renversée*, cette carte conserve sa pleine signification. Elle est le domaine de l'ESPRIT DU MAL qui y règne en maître souverain.

LAME XXXIV. — Historique. Au milieu des passions qui, à cette époque, bouleversèrent la France et l'ensanglantèrent, c'est dans le Parlement et là seulement que la raison et la vertu trouvèrent leur refuge le plus sûr. L'opinion du chancelier Michel de l'Hospital sur ces temps troublés est empreinte d'un tel stoïcisme, d'une si haute et si sereine philosophie, d'une si profonde vision de l'avenir, que nous ne saurions résister au plaisir de citer en entier le morceau : « Otons ces mots diaboliques, disait-il, noms de partis et de séditions, luthériens, huguenots, papistes, ne changeons celui de chrétiens... Je sais bien, disait-il encore, que je ne désarmerai pas la haine de ceux que la vieillesse ennuie. Je leur pardonnerai d'être si impatients s'ils devaient, gagner au change; mais quand je regarde tout autour, je serais bien tenté de leur répondre comme un bon vieil homme d'évêque qui portait comme moi une longue barbe blanche et qui, la montrant, disait : Quand cette neige sera fondue il n'y aura que de la boue... »



Interprétation. — *Droite*. Elle signifie : Honnêteté intransigeante, balance égale. *Renversée*. Prévarication, faute contre l'honneur.

LAME XXXV. — Historique. La pensée qui domine cette époque, laquelle fut grande par tant de côtés, est incluse dans ce mot : la RÉFORME, germe fécond d'un ensemble de faits qui ont marqué leur place dans l'histoire du monde, sous ce nom : la RENAISSANCE.



Pas un savant, pas un artiste, pas un philosophe qui ne fût *huguenot* sinon ouvertement, du moins d'esprit et de cœur. Tous les êtres qui pensaient fortement étaient plus ou moins entachés d'hérésie : Ambroise Paré, Clément Marot, Gaspard de Coligny, Jean Goujon, Bernard Palissy, pour ne citer que les plus éminents, étaient *réformés* et plus tard, au moment où les luttes religionnaires atteindront au *summum* de leur sauvage grandeur, le 11 avril 1562, à Orléans, qu'il vient d'enlever aux catholiques, le prince de Condé, inspiré par Coligny, fera signer *l'acte fameux d'association des seigneurs réformés* par « quatre mille gentilshommes des meilleures et plus anciennes maisons de France. »

Interprétation. — *Droite*. Elle signifie : liberté de penser, droit au libre examen des croyances. *Renversée*. Elle invoque Torquemada et Ignace de Loyola : croire ou mourir : *ad majorem dei gloriam*.

(*A suivre.*)

Madame de Maguelone.

(1) Voir nos 9 à 18 et nos 20, 21 22.

Le Mouvement psychique

Un nouveau confrère. — Encore un nouveau confrère qui vient grossir l'armée des défenseurs de l'occulte, et auquel nous souhaitons, sans jalousie, le plus grand des succès. Paraîtra prochainement *La Voix du Merveilleux*, sous la direction de M. Georges Meunier, l'ancien secrétaire du regretté Gaston Méry. Ce journal, comme son titre l'indique, étudiera tous les faits du Merveilleux, d'abord, ceux qui n'étant pas en contradiction absolue avec les lois naturelles *connues*, ne peuvent pas, cependant, être expliqués par la science; ensuite ceux qui, en contradiction avec ces lois, semblent avoir leur source dans les influences de l'au delà. Les bureaux de la *Voix du Merveilleux* sont 6, rue Condorcet.

Conférences spiritualistes. — Samedi 11 décembre, à la *Société Magnétique*, réunion administrative, expériences sur les spectateurs qui voudront se rendre compte des effets du magnétisme. Le jeudi 16 décembre, à la même société, conférence par notre collaborateur F. Girod; la *Lucidité Somnambulique*, avec le concours de mademoiselle Edmée, le remarquable sujet de M. Girod. Les personnes ne faisant pas partie de la Société doivent demander une invitation à M. Henri Durville fils, 23, rue Saint-Merri.

Conférence spiritualiste. — Notre éminent collaborateur Papus fera, le jeudi 23 décembre, à 8 h. 1/2, à la salle des Sociétés savantes, rue Danton, une Conférence sur le Spiritisme suivie d'expériences d'incarnation spirite.

Cette Conférence est ouverte, sans autre invitation, à tous les lecteurs de la *Vie Mystérieuse*.

Phénomènes mystérieux [1]

Par le Comte ***LÉONCE DE LARMANDIE***

III

J'en viens au groupe de faits les plus importants et qui, tant par la durée que par la nature des phénomènes, offrent certainement aux personnes curieuses des manifestations hyperphysiques le plus haut et le plus puissant intérêt. Les scènes se sont passées dans ma maison natale, au château de la Sudrie (Dordogne), et ont eu pour témoins quatorze personnes appartenant tant à ma famille qu'à la domesticité du château. — Le 31 août 1869, vers deux heures du matin, après une soirée où nous nous étions longuement entretenus des manifestations spirites, dans une disposition plutôt sceptique que crédule, je fus brusquement réveillé par une série de coups secs et violents, frappés sur mon bois de lit en arrière du traversin. J'allumai aussitôt ma bougie, croyant à une hallucination engendrée par les conversations de la veille. Mais il se trouva que je ne rêvais en aucune façon; les coups se répétant avec une rapidité et une intensité croissantes, et, après m'être assuré qu'il n'y avait dans la chambre aucun être animé, j'allai prévenir une de mes sœurs occupant une pièce séparée de la mienne par un corridor.

Ma sœur s'empressa d'accourir et constata que je n'avais pas la berlue, que mon bois de lit continuait à résonner comme sous le choc d'un instrument contondant. A un instant, un morceau de bois, formant l'extrémité d'une vieille allonge vermoulue et qui gisait depuis longtemps dans un angle de la chambre, vint tomber à nos pieds après avoir frappé le plafond. Dès lors les coups cessèrent, mais à chaque minute le bout d'allonge bondissait et allait cogner la porte, le parquet, les murailles. — Quand il arrivait au sol, il ne rebondissait jamais, on eut dit qu'une main vigoureuse l'appliquait et le maintenait sur le plancher. — Ma sœur naturellement fort effrayée, eut recours aux prières et à l'eau bénite; le morceau de bois continua ses évolutions. Tout à coup une petite sonnette hors de service et privée de son battant, rendit une série de tintements multipliés ainsi qu'un carillon électrique et s'abattit presque aussitôt sur le parquet.

Il était cinq heures du matin quand nous nous décidâmes à descendre et à donner communication aux membres de notre famille des événements de la nuit.

Ma mère et mes sœurs furent très impressionnées de notre récit; mon père nous traita de farceurs et de visionnaires, la sœur de ma mère, la plus mystique de la famille, affirma que nous radotions, et qu'elle n'irait même pas au lieu de production des phénomènes. Nous crûmes qu'elle avait peur d'avoir peur. Le soir même, après la nuit close (tout était resté calme pendant la journée), nous montâmes en nombre vers les appartements hantés; mon père en tête. Il était toujours incrédule et se flattait de découvrir une supercherie soit de ma part, soit de la part d'un des domestiques. Nous nous installâmes tous dans ma chambre à coucher, et au bout de quelques moments les phénomènes de lévitation apparurent. Divers objets se mirent en mouvement, la vieille sonnette informe tinta; le fameux bout de rallonge bondit au plafond et frappa les corniches. Mon père s'en saisit, l'enveloppa dans un journal et l'enferma sous clef en un vieux bahut qui contenait mes vêtements. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un bruit de papier froissé se fit entendre, presqu'en même temps les quatre coins du plafond retentirent sous une percussion quadruple, et le prisonnier rompant ses chaînes, comme saint Pierre ses liens, tomba au milieu de la pièce. Mon père un peu stupéfait avoua n'y rien comprendre.

Il persista du reste à affirmer que tout cela n'était qu'une fantasmagorie, et alla se coucher en nous conseillant d'en faire autant. Mais nous nous gardâmes bien d'obtempérer à cette invitation, et restâmes jusqu'à minuit passé dans ma chambre, assistant aux exploits de la sonnette qui vint frapper ma sœur aînée en plein coude, et aux évolutions incessantes du terrible fragment d'allonge qu'on eût dit manœuvré par une main furibonde. Quand l'assistance se fut retirée et que je fus resté seul avec celle de mes sœurs qui était ma voisine, nous perçûmes très distinctement et pendant longtemps à nos portes respectives une sonorité peu agréable comparable à un grattement violent qu'eût exercé la griffe d'un chien vigoureux. Ce grattement effrayait beaucoup ma sœur qui n'est pas encore exempte de terreurs lorsqu'elle en parle. Dès le lendemain, la renommée aux cent bouches répandait parmi la contrée l'histoire des revenants de la Sudrie. Le curé de la paroisse émit l'idée que je devais être l'auteur des phénomènes grâce à mes instruments de physique et à mon laboratoire de chimie. Or, je possédais, en fait d'appareils de physique, un gâteau de résine (électrophore), une peau de chat et une bouteille de Leyde. Mon laboratoire se composait d'une centaine de flacons, tous objets bien incapables de produire aucun des faits étranges auxquels nous avions assisté. Le clergé du pays accepta pourtant cette explication esotérique qui peu à peu se répandit dans le public. Mais les quatorze personnes qui ont été les témoins des coups et des lévitations ne pouvaient se rendre à cette interprétation peu intelligente et peu digne d'un esprit sérieux. Quant à mon père, au fond convaincu, il pria qu'on ne lui parlât plus de ces manifestations incohérentes, incompréhensibles et absurdes. Les dites manifestations se poursuivirent pendant tout le courant du mois de septembre en s'agrémentant de certaines variations. Peu à peu, elles vinrent à se produire en plein jour, ce qui rendait l'observation plus facile et le contrôle plus sincère aux yeux des incrédules qui persistaient à soupçonner la supercherie.

A deux heures de l'après-midi, par un soleil splendide, nous vîmes mes sœurs et moi, deux billes à jouer décrire au plafond des cercles concentriques et s'abattre à terre sans tressauter ni rebondir. Quelques instants après, le même jour, c'était un petit flacon vide, ayant jadis contenu du carmin et partant à mes yeux, du haut de mon bahut, pour tomber à mes pieds, sans se briser, ni s'endommager. Un soir, les lévitations prirent une forme des plus curieuses. Une pluie de grains de plomb de toutes les grosseurs, cribla le plancher et les personnes en observation. Ce fait bizarre se reproduisit un nombre de fois incalculable, un jour même cette grêle d'un nouveau genre nous poursuivit tout le long de la maison jusqu'aux appartements de la tante incrédule qui se refusa opiniâtrement à sortir pour venir constater. Ce fut la seule fois que les phénomènes se produisirent en dehors du petit coin privilégié où ils avaient pris naissance mais en ce lieu chéri des Esprits, ou plutôt des Elémentals, comme nous l'expliquerons dans un prochain article; le plomb continua à pleuvoir en assez notable abondance pour constituer à la fin du mois un poids de quatre livres. Au cours de toutes mes séries d'observation j'épouvantais ma famille déjà peu rassurée, en implorant de la force occulte qui nous persécutait un acte plus frappant que les coups, plus saisissant que les grattements. J'invoquai fréquemment une apparition. Il n'en vint jamais. Le dernier fait à enregistrer en l'année 69, fut, le 30 septembre, la descente bruyante du haut en bas de l'escalier du bâton de cire à frotter qui se trouvait au sommet de la rampe. Après cette promenade insolite d'un objet habituellement fort sédentaire, tout s'apaisa et entra dans l'ancienne immobilité.

Comte Léonce de Larmandie.

(1) Voir nos 3 et 5.

UN RÊVE [1]

Nouvelle mystérieuse, par TOURGUENEV

(Traduction française de Michel Delines.)

XII

La tempête s'était calmée, bien que ses dernières convulsions fussent encore sensibles.

Il était grand matin; les rues étaient désertes; en plusieurs endroits gisaient des débris de cheminées, des tuiles, des planches, des clôtures renversées, des branches d'arbres cassées... « Quel drame a dû se passer cette nuit sur la mer! » me dis-je à la vue des vestiges laissés par la tempête.

J'aurais voulu me rendre au port, mais mes jambes obéissant, à ce qu'il me semblait, à une impulsion toute-puissante, m'entraînèrent dans une autre direction.

En moins d'un quart d'heure je me trouvai dans une partie de la ville que je n'avais pas encore visitée.

Je marchais lentement, pas à pas, sans arrêt, le cœur en proie à une sensation étrange, et dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel, avec la conviction que cette chose arriverait bientôt.

XIII

En effet, cette chose extraordinaire, surnaturelle eut lieu.

Tout à coup, à vingt pas devant moi, je vis le nègre qui s'était approché du baron en ma présence, au café. Drapé dans le manteau que j'avais déjà remarqué, il avait l'air de surgir du sol, et, me tournant le dos, il suivait à pas précipités le trottoir exigu d'une ruelle tortueuse.

Je m'élançai à sa poursuite, mais lui, sans se retourner, accéléra sa marche; soudain, il s'effaça derrière l'angle d'une maison en saillie.

Je courus à cette place, je contournai la maison. Oh! miracle! devant moi s'étendait une rue étroite, absolument déserte. La brume du matin l'enveloppait d'un voile de plomb, mais mon regard perça cette obscurité et parcourut toute la rue. J'aurais pu compter toutes les maisons... Mais je n'aperçus pas un seul être vivant.

Le grand nègre, enveloppé dans son manteau, avait disparu aussi inopinément qu'il avait surgi.

J'en fus surpris; pourtant mon étonnement ne dura qu'un instant.

Une autre pensée me dominait : cette rue qui s'étendait devant mes yeux, je la reconnaissais. Je l'avais vue dans mon rêve!

Je frissonne, je me fais tout petit... l'air du matin est si frais! et, sans hésiter, avec une assurance pleine de terreur, je suis mon chemin...

Je cherche des yeux... la voilà, à droite, faisant saillie sur le trottoir; la voilà, cette maison que j'ai vue en rêve; voici la vieille porte cochère avec des tas de pierres des deux côtés...

Il est vrai que les fenêtres ne sont pas rondes, mais quadrangulaires.. Ce détail est insignifiant d'ailleurs.

Je frappe à la porte; je frappe deux, trois coups plus fort, toujours plus fort...

La porte s'ouvre lentement avec un grincement comme si elle bâillait, et je me trouve en face d'une jeune servante à la tête ébouriffée, dont les yeux sont encore endormis. Il était facile de voir qu'elle venait de s'éveiller.

— C'est ici que demeure M. le baron?... demandai-je en jetant un coup d'œil furtif sur la cour étroite et profonde.

Elle est telle que je l'ai vue dans mon rêve : rien n'y manque, ni les poutres, ni les planches...

— Il n'y a pas de baron ici, me répondit la jeune fille.

— Comment, il n'y a pas de baron? c'est impossible.

— Il n'est plus ici, il est parti hier.

— Où est-il allé?

— En Amérique.

— En Amérique! répétai-je involontairement; mais il doit revenir?

La servante me regarda d'un air soupçonneux.

— Nous n'en savons rien... Peut-être ne reviendra-t-il pas.

— Est-il resté longtemps ici?

— Une semaine environ... Il vient de partir...

— Comment l'appelle-t-on ce baron?

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Vous ne savez pas son nom? Nous, nous l'appelions tout bonnement baron. Eh! Pierre! cria-t-elle en voyant que j'avais envie de pénétrer dans la cour, voici un étranger qui fait trop de questions.

Un robuste gaillard, mal bâti, sortit de la maison.

— Qu'est qu'il y a? Que vous faut-il? demanda-t-il d'une voix enrouée; et, après avoir écouté avec colère, il me répéta ce que la jeune fille venait de me dire.

— Mais qui habite cette maison?

— Notre patron.

— Qui est votre patron?

— Un menuisier. Il n'y a que des menuisiers dans notre rue.

— Est-ce que je peux le voir?

— Il dort encore.

— Et me permettrez-vous d'entrer dans la maison?

— Non...

— Plus tard, pourrai-je le voir votre patron?

(*A suivre.*) TOURGUENEV.

[1] Voir les nos 20, 21, 22.

~~~~ CONSULTATIONS de la VIE MYSTÉRIEUSE : Avis, Conseils, Recettes et Correspondance ~~~~

AVIS IMPORTANT : *Une large place est réservée, dans chaque numéro de la* Vie **mystérieuse**. *pour répondre à toutes les questions que nos lectrices et lecteurs voudront bien adresser à nos différents collaborateurs. La direction littéraire et scientifique de la* Vie **mystérieuse** *restant étrangère à cette partie consacrée aux consultations médicales, consultations graphologiques et astrologiques, les lectrices, lecteurs et abonnés devront écrire directement à chacune des personnalités sous* l'autorité *et la* **responsabilité** *desquelles sont faites ces différentes rubriques.*

Toutes demandes de renseignements, tous envois de mandats-poste de bons de poste ou timbres relatifs à ces rubriques, doivent être uniformément adressés à
LA VIE MYSTÉRIEUSE, **23, rue N.-D. de Recouvrance**, *Paris-2e*,
mais aux noms des collaborateurs dont les noms suivent :
Pour les consultations médicales : M. le Dr Mesnard.
— *astrologiques : Madame de Lieusaint.*
— *graphologiques : M. le professeur Dack.*
— *onomantiques : M. le Dr Elvir.*

Causerie de la Marraine

L'ÉDUCATION MORALE DES PETITS

Une des époques les plus difficiles et bien souvent des plus pénibles, c'est à n'en pas douter, celle où la femme devenue mère se voit obligée d'assumer la lourde tâche d'être la première éducatrice de ses enfants.

Le maître d'école, l'institutrice, n'apparaissant dans la vie d'un enfant que vers l'âge de cinq ans, n'ont plus qu'à travailler ces petites âmes énigmatiques. La mère, elle, sème le grain qui, plus tard, fera la récolte bonne ou mauvaise.

C'est elle que la société, la famille, l'enfant lui-même rendront responsable des malédictions et des erreurs.

Pauvre maman!

Elle a bon dos; car elle ignore au début toutes les difficultés de sa tâche. Elle sourit au nouveau-né qui lui a déchiré les flancs, toute à l'orgueil d'avoir créé, de se dire : « C'est « mon » enfant! » et elle ne songe guère qu'après la création, il y a l'éducation morale, le sillon à tracer dans le petit cœur neuf qui, sous sa direction, deviendra peu à peu honnête ou fourbe.

Avec ses baisers, ses caresses, ses mignardises, avec les premiers mots, les premiers pas, se hasarderont en même temps les premiers sentiments; ceux qui influent sur toute la destinée parce qu'ils furent au seuil de la vie et se nommeront l'instinct.

Aussi, que d'effrois, que d'hésitations ne suscite-t-elle pas cette responsabilité formidable, l'éducation morale d'un enfant qui prépare l'individu au bonheur ou au malheur, selon les principes reçus et selon l'exemple donné.

Bien des mères se disent : « Laissons le petit pousser à sa guise, il apprendra ainsi à se débrouiller tout seul ».

Et l'éducation à l'américaine est adoptée en France avec un engouement qui ne laisse pas que d'être un peu inquiétant, car les petits Français ne sauraient s'adapter entièrement la nature des petits Américains. En France, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, on restera toujours un peuple de sentimentaux et d'enthousiastes, de faibles et d'orgueilleux, que les sentiments plus que le sens positif gouverneront selon leurs passions.

Allez donc dire à un enfant timide : Tu es libre, fais ce que tu veux. Vous l'appellerez « bêta » s'il se blottit contre vos jupes. Eh bien! je trouve ce geste joli, moi, parce qu'il semble dire : Je veux bien être libre, mais seulement quand je « saurai » user de ma liberté.

Il ne faut donc pas, dès la prime enfance, abandonner les enfants à leurs instincts, car celui du mal se développant le plus facilement, l'enfant le suivra inconsciemment. Les punitions plus tard, les coups même n'y feront rien, l'enfant dissimulera mais ne se corrigera pas, il deviendra seulement sournois pour ne pas avoir l'air méchant.

Naturellement, je m'insurge aussi contre les fessées données pour un oui ou pour un non, contre les gifles qui prédisposent à la méningite, à l'idiotisme. Je déplore que tant de parents s'imaginent que la peur du martinet peut encourager la vertu. Voyez dans les pouponnières, les hôpitaux, les maisons d'éducation maternelle, presque jamais on n'a recours à la punition à main armée, et cependant, les enfants qui y sont élevés se montrent obéissants et respectueux — un peu trop même. — Comment s'y prennent donc leurs éducateurs, me demanderez-vous? Très simplement : par la volonté, le regard et la parole.

Dans telle circonstance où le père frappant du poing sur la table et faisant les « gros yeux » criera : Te tairas-tu? l'étranger dit d'une voix uniforme le regard fixe et froid : Taisez-vous. Dans le premier cas, l'enfant redouble ses cris et la mère, pour l'apaiser, cède en le cajolant; dans le second cas, l'éducateur prend doucement l'enfant par la main et l'enferme dans un endroit obscur mais bien aéré, puis s'en désintéresse pendant un quart d'heure.

La méthode a du bon, croyez-moi, car vous avez sûrement remarqué que lorsqu'on regarde un bébé qui pleure, il redouble ses cris; ce n'est pas qu'il souffre davantage allez! mais il est déjà malin, il devine que si vous le regardez c'est qu'il vous intéresse, et, partant de là, il en conclut que vous ne résisterez pas longtemps à ses larmes.

Corrigez-le de ce défaut dès le berceau, car autrement il abusera toujours de votre indulgence quelles que soient les observations, prières ou menaces que vous lui ferez plus tard.

Si bébé crie dans son berceau, pour avoir le sein, un bonbon, un jouet, tenez bon. Donnez-lui à boire aux heures réglementaires, pas plus de bonbons qu'il n'est utile, pas d'autres jouets que ceux que vous êtes en mesure d'acheter. Entre deux êtres, il y a toujours celui qui domine et celui qui est dominé. Pour le bonheur même de l'enfant, d'une manière constante et douce, vous devez le dominer.

Parce qu'un enfant est beau, ce n'est pas une raison suffisante pour qu'on lui passe toutes ses fantaisies; gardez plutôt votre indulgence pour l'enfant chétif, laid, mal venu, pour qui la vie ne sera que heurts et désillusions. Celui-là a besoin d'un peu plus de tolérance, pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'à la faiblesse.

Une excellente manière de développer les sentiments de justice et de loyauté chez un enfant est de le traiter en grande personne. Ne le frappez plus, car il raisonne ainsi en lui-même : « Papa et maman ne se battent pas parce qu'ils sont grands, moi, on me bat parce que je suis petit, ce n'est pas juste! » et là-dessus il vous gardera rancune et vous ôtera sa confiance et cela grandira en même temps que lui.

Un regard froid qui le fixe, une attitude calme, un geste ferme, sans rudesse, la privation d'un dessert, d'une promenade et toujours le soir, avant le coucher, un petit discours comme on en tient à un ami de qui on a éprouvé un affront, un chagrin et à qui on en demande raison. Soyez sûrs que si mauvais que soit un enfant, il ne saurait résister à ce bonheur d'être traité en grande personne. C'est flatteur pour lui, ensuite, tous ces grands mots, honneur, loyauté, conscience qui lui sont inconnus, il en pressent vaguement la signification sublime lorsque bien bordé dans son petit lit blanc, les yeux grands ouverts, il songe à ce que vous lui avez dit en le quittant sur une simple poignée de main : Donne-moi ta parole que tu ne le feras plus? Sa parole! Il est vrai qu'il y a bien des moyens qui permettent d'y manquer. Mais l'enfant qui n'a pas, lui, la conscience élastique des coulissiers et des comédiens, l'enfant se souvient en son « moi » intime.

Et cela vaut mieux, je vous assure, que les fessées, le martinet et même croquemitaine : cela fait moins de mal et c'est plus efficace.

Ne donnons jamais à nos petits l'exemple de la brutalité humaine. Quand nous en aurons fait des hommes d'honneur, des femmes de cœur, que les injustices et les cruautés de la vie auront blessés et déçus, c'est dans nos bras qu'ils reviendront et ce sera là le prix de nos peines, car nous aurons la certitude d'avoir bien travaillé. MARRAINE LOUISE.

Courrier de la Marraine.

Ceux de nos lecteurs qui désirent recevoir à cette place, une consultation de Marraine Louise, sont priés de lui adresser 0 fr. 50 en timbres-poste.

Ceux qui désireront une consultation plus détaillée par lettre particulière devront joindre a leur demande un bon de poste de un franc et un timbre pour la réponse.

Rifoat V... — Oui, l'eau oxygénée est préférable pour les poils de la figure, cela abîme moins la peau, en compresses, le soir quinze jours sur trente; quand les poils sont devenus chétifs on les arrache, et on lave avec un peu d'eau de roses pour empêcher la cuison. Merci pour votre carte, je la range dans mon album à collections

C. H. B. — Le masque de la grossesse disparait après l'accouchement. Mettez dans votre eau de toilette une cuillerée à soupe du mélange suivant :

Teinture de benjoin	60 grammes
Eau de roses	1 litre

Et appliquez le soir avec un tampon d'ouate hydrophile un peu de :

Eau oxygénée	20 grammes
Eau de roses	40 —
Glycérine	40 —

Marcelange exilée. — 1° Même recette que ci-dessus; 2° lavez vos cheveux avec de la bière très chaude avant de les friser; 3° frottez les dents avec de l'eau de Cologne ou lavez-les avec un demi-verre d'eau tiède où vous mettrez une cuillerée d'eau oxygénée, 4° ??? 5° Si vous êtes une jeune fille, il n'est pas convenable que vous répondiez à un monsieur étranger fût-il capitaine. Ce serait très dangereux, ma chère filleule. MARRAINE LOUISE.

Courrier astrologique.

Ceux de nos lecteurs qui voudront connaître leur ciel horoscopique, l'étoile sous laquelle ils sont nés, la planète qui les régit, les présages de leur signe zodiacal (passé, présent, avenir), devront s'adresser à madame de Lieusaint, l'astrologue bien connue, chargée de cette rubrique à la Vie Mystérieuse.

Consultation abrégée par la voie du journal, 2 francs; consultation détaillée par lettre particulière, 3 francs. Adresser mandat ou bon de poste à madame de Lieusaint, aux bureaux du journal, en indiquant la date de sa naissance (quantième, mois et année), le sexe, et si possible l'heure de la naissance.

Idée fixe n° 1. — C'est un jeudi, et dans le signe du Cancer, que ce monsieur est né. La planète Mars, qui présidait à la naissance, implique le présage d'une existence un peu mouvementée, et de nombreuses déceptions, surtout dans la première moitié de la vie. Au point de vue de la santé, des perturbations sont à craindre en fin 1910. Un changement de situation est indiqué pour 1911, à la suite d'un deuil amenant un héritage de peu d'importance. Voyage d'intérêt la même année. Se méfier des fausses amitiés et des confidences. Jour favorable : lundi; pierre sympathique : émeraude; couleur : bleu; métal : argent; maladie à craindre : estomac. Portez le talisman de Mercure. (5 fr. franco.)

Idée fixe n° 2. — Voici l'état du ciel à la naissance de ce jeune homme : Vénus se trouvait dans le Taureau, et l'influence de cette planète a donné au sujet un caractère bienveillant, et une grande générosité, avec peut-être un peu d'imprévoyance. La fortune est assurée, mais par l'industrie propre du sujet, et non par héritages. Le mariage prévu pour 1915 sera heureux, mais peu prolifique. Deuil de famille en 1911. La situation ne sera véritablement établie que dans la 28e année. Désillusion sentimentale en 1910. Jour favorable : vendredi ; couleur ; vert ; pierre : agate ; métal : cuivre ; maladie à craindre : gorge. Employer le parfum astrologique. La bague astrologique consiste : en la pierre sympathique griffée du métal homogène, dont est également confectionné l'anneau. Nous la fournirons au prix de 30 francs.

Carzo-mi 000. — Il y a eu effet erreur d'impression. Il faut lire 1912.

Inquiète de l'avenir, M. L. F. D. — Vous êtes née un mercredi, mademoiselle, dans le signe du Scorpion, et sous l'influx de Jupiter. L'influence de cette planète combat victorieusement celle maléfique du signe zodiacal, ce qui donne les réponses suivantes à vos questions : 1° En 1912 ; 2° oui ; 3° deux garçons et une fille : 4° oui, surtout si vous faites abstraction de votre caractère un peu autoritaire ; 5° sinon si la fortune, du moins une honnête aisance, due surtout à l'industrie de votre mari ; 6° longévité normale. Jour favorable : mardi ; couleur : rouge ; pierre : topaze ; métal : fer ; maladie à craindre : ventre. Portez le talisman de Jupiter.

Léone Violette. — Signée par Vénus dans le Lion, vous êtes née un samedi, et la planète Jupiter, qui dirigeait l'année bissextile de votre naissance, ajoute encore aux heureux présages de votre horoscope. Mariage heureux et époux fortuné, vie tranquille et exempte de soucis matériels et d'ennuis moraux. Existence fort longue. Deux enfants que vous verrez grandir et prospérer. Une amitié désintéressée qui ne faillira en aucun moment. Voici, mademoiselle, ce que disent les astres sur votre avenir. Un seul point noir se voit dans votre horizon futur, mais vous saurez l'en effacer : c'est le manque de volonté. Jour favorable : dimanche ; couleur : jaune ; métal : or ; pierre : rubis ; maladie à craindre : cœur.

Graziela n° 50. — Vénus vous signe dans le Sagittaire ; née un vendredi, l'influx de votre planète de nativité se fera doublement sentir. Vous avez eu des succès qui ont flatté votre amour-propre, mais vous auriez tort (dans votre intérêt) d'en abuser. 1° Vous réussirez certainement dans votre entreprise, mais vous aurez à combattre moralement, car vous avez des envieux. Je ne puis vous donner le renseignement que vous me demandez, pour l'horoscope d'une tierce personne, vous comprenez pourquoi. Nous sommes tenus au secret professionnel. Votre parfum astrologique est celui de Jupiter. Jour favorable : jeudi ; couleur : bleu ; pierre : grenat ; métal : étain ; maladie à craindre : jambes.

Gisèle de S. — Née un samedi, vous êtes signée par Jupiter, dans le Lion, chère madame, et je comprends fort bien que la vie solitaire vous pèse. Vous avez dans votre horoscope une particularité favorable : la Lune entre en conjonction avec Vénus, et implique le présage d'une *union* harmonique à bref délai, aussi ne vous vois-je plus seule à la fin de l'année 1909. N'hésitez pas car vous trouverez là ce que votre cœur désire, un sentiment sincère et vrai. Méfiez-vous des confidentes. Jour favorable : dimanche ; couleur : blanc ; pierre : rubis ; métal : or ; maladie : cœur. Portez le talisman du Soleil.

Ernest, 8152. — Inscrit dans le Capricorne, sous l'influence de Mercure, vous êtes né un lundi, monsieur, et votre planète de nativité vous a donné un caractère un peu dissimulé, ce qui ne peut vous nuire, dans votre situation. La question mariage est complexe, en votre horoscope, et indique que l'union vous sera plutôt contraire. Héritage en fin 1911. Voyage d'intérêt vers la même époque. Danger d'accident par bicyclette en 1910. Changement avantageux de situation en 1912, avec déplacement obligé. Jour favorable : samedi ; couleur : noir ; métal : plomb ; pierre : onyx. Portez la bague astrologique. Maladie : douleurs.

Betzy. — Croyez bien, chère madame, que ma sympathie vous est acquise. Il est en effet regrettable que nous ne puissions communiquer par lettre particulière, car l'espace réservé dans le journal est très restreint. Cependant, la planète Vénus qui vous signe est bénéfique dans le Bélier, et vous devez en ressentir bientôt l'influence. 1° Je vois un changement favorable, mais en 1911 seulement. 2° La pierre n'a d'influence occulte que d'après sa consécration astrologique, et il est préférable de la faire griffer du métal homogène. Vous pouvez porter le talisman sur vous. Jour favorable : mardi ; pierre : améthyste ; couleur : rouge ; maladie : tête ; métal : fer ; parfum : mars.

Rose d'automne. — C'est un dimanche, dans le signe du Scorpion, que vous êtes née, sous l'influence de Jupiter. Pour combattre la mauvaise influence de cet aspect zodiacal, il faut chère madame faire acte de volonté, et réagir contre la Destinée. Je vois avant la fin de l'année 1910, un événement qui changera complètement votre existence. Evitez les découragements auxquels vous avez des tendances, la vie vous offre encore bien des satisfactions, mais il faut savoir en profiter. Soyez moins confiante avec certaines personnes, vous vous en trouverez bien. Jour favorable : mardi ; couleur : rouge ; métal : fer ; pierre : topaze. Portez la bague astrologique.

Jeanne voulant savoir. — Horoscope inscrit dans le Capricorne, naissance un lundi, sous l'influx de Saturne. Caractère autoritaire, mais bienveillant. Destinée variable, esprit contemplatif (influence de la Lune). Activité cérébrale qui trouvera à se dépenser dans une situation commerciale. Mariage dans la 23e année, avec employé ou représentant de commerce. Union heureuse, surtout si le conjoint ne fait pas abandon de son autorité. Petite maladie en 1910 : chances de gain à la loterie, après 1912. Deuil cruel en 1913. Jour favorable : samedi ; couleur : noir ; pierre : onyx ; métal : plomb ; talisman : Saturne ; maladie à craindre : estomac.

Jeannette des bois. — Nativité un mardi, dans le signe du Verseau, sous l'influence de Jupiter. Ce signe zodiacal confère de grandes chances de fortune, mais seulement dans la seconde moitié de la vie. Deux unions maritales sont présagées, la première fort courte, mais qui laissera une situation aisée, par la naissance d'une fille. Le deuxième mariage sera heureux, et les conjoints auront une aisance honnête, et seront exempts des soucis matériels. Héritage important en 1914. Procès à propos de cette succession, mais vous aurez gain de cause. Jour favorable : jeudi ; couleur : noir ; pierre : saphir ; métal : étain ; maladie : douleurs rhumatismales. Portez le talisman de Jupiter.

Shéridan Saintange. — Ce monsieur est né un samedi, dans le signe des Gémeaux, sous l'influence de la planète Mars. Ce signe zodiacal, qui symbolise la famille, met le sujet qu'il gouverne sous la domination des siens. La Destinée, qui s'est montrée favorable jusqu'ici, continuera à récompenser les efforts matériels et moraux du sujet, en lui donnant les satisfactions qu'il peut attendre de son activité cérébrale. Il n'est pas de médaille sans revers, aussi dois-je mettre en garde contre les douleurs articulaires qui menacent, et dont les crises sont imminentes. Jour favorable : mercredi ; couleur : gris ; pierre : béryl ; métal : fer ; maladie : douleurs.

M. J. — Vous connaissez déjà les présages de votre horoscope général, aussi, chère mademoiselle, les passerai-je sous silence, pour vous renseigner sur ce qui vous intéresse particulièrement. Votre thème de nativité indique que vous connaissez, maintenant, celui que vous épouserez. Vous avez employé votre libre arbitre pour changer les prédestinations astrales, et je vous vois mariée en 1910, avec un fonctionnaire habitant une très grande ville. La même raison fait que vous vous marierez avec un blond, puisque votre volonté en a décidé ainsi. Votre mariage est indiqué pour le premier décan (du 1er au 3e mois) de l'année 1910.

Soleil d'hiver. — Mercure vous signe dans le Sagittaire, un jeudi. Ce signe zodiacal, qui symbolise les aptitudes innées, vous a doué d'une volonté ferme et un peu autoritaire, qui vous aidera à établir votre situation dans la vie. Je vois bien des difficultés avant d'arriver au mariage : opposition de la part des deux familles, insuffisance d'énergie de la fiancée, situation de fortune jugée inégale, etc., etc. Cependant, l'union s'accomplira et sera heureuse, surtout si le mari sait conserver la priorité d'action dans le ménage. Jour favorable : jeudi ; couleur : bleu ; pierre : grenat ; métal : étain ; maladie : jambes. Portez la bague astrologique, qui aide à l'accomplissement des projets.

Violette curieuse, 68. — Curieuse, c'est possible, mais aussi modeste que la fleur dont vous prenez le nom comme pseudonyme, chère enfant, car vous ne me posez aucune question. Or, je vais faire de mon mieux pour vous renseigner. C'est Vénus qui vous signe un mercredi, dans le Capricorne, et cette planète vous assure une union heureuse et prolifique, à 24 ans. Cependant, je vois une désillusion sentimentale en 1910, mais elle sera vite oubliée. Un voyage, en fin de la même année, et puis un deuil suivi d'un petit héritage. Jour favorable : samedi ; couleur : noir ; pierre : onyx ; métal : plomb ; maladie : cœur.

O. C. R. T. — Vous êtes né un jeudi, dans le signe de la Vierge, sous l'influence de la planète Jupiter. Vous êtes ou serez capitaliste, cher monsieur, car ce signe symbolise l'argent. Il est vrai qu'en matière matrimoniale, il est moins bénéfique, car il prédestine sinon au célibat, du moins à une union peu assortie. Votre planète gouvernante, atténue un peu ce présage ; de toutes façons, le mariage vous sera plutôt contraire. Chances de gain par don, legs, ou héritage, en 1911. Situation indépendante, à partir de quarante ans d'âge. Jour favorable : mercredi : couleur : gris ; pierre : jaspe ; métal : fer ; maladie ; ventre. Talisman de Mercure.

Nec plus ultra. — Né un samedi, ce monsieur subit l'influence de Saturne, dans le Sagittaire. Cet influx se fait fortement sentir, au point de vue moral, et a doté le Sujet d'un caractère ombrageux, et doutant de lui-même. Les aptitudes sont multiples, et avec un peu de volonté, il pourra se créer une situation prépondérante ; le mariage se présente sous des auspices un peu complexes, il est présagé, mouvementé, par suite de désaccords de goûts. Changement de situation favorable en 1910. Danger d'accident par arme à feu. Deuil d'obligation en 1911. Petit héritage. Jour favorable : jeudi ; couleur : bleu ; pierre : grenat ; métal : étain ; maladie : nerfs.

Un Girondin. — Né un dimanche, vous êtes, cher monsieur signé par Mercure dans le signe de la Balance ; l'influence de la planète vous a dirigé vers le commerce, et vous ne devrez votre tranquillité relative, qu'à votre industrie personnelle. Le mariage vous sera plutôt favorable, mais peu prolifique, car je ne vous vois pas d'enfants, même dans un avenir assez éloigné. 2° Les chances à la loterie sont pour vous très aléatoires, et je ne vois rien de semblable, du moins dans une période assez longue, en partant de la date d'érection de votre horoscope. Vous vous retirerez des affaires dans votre 55e année d'âge. Jour favorable : vendredi ; couleur : vert ; métal : cuivre ; pierre : diamant ; maladie à craindre : reins. Portez le talisman de Vénus.

Franche-Comté. — Dans le signe de la Vierge, c'est Saturne qui vous gouverne, mademoiselle, et cette planète est de tous points favorable. Le mariage se fera tardivement, parceque vous vous montrez difficile. Le présage de l'union maritale indique l'année 1911. Vous aurez deux enfants, garçon et fille. Votre signe de nativité implique l'idée d'argent, de fortune, que vous acquerrez par votre activité physique et cérébrale, en collaborant avec votre mari, qui, né dans le commerce, continuera à exploiter l'établissement de ses parents. Voyage d'agrément en mai 1910. Petit héritage la même année. Jour favorable : mercredi ; couleur : gris ; pierre : jaspe ; métal : cuivre ; maladie : estomac.

V. P. G. — Naissance un lundi, dans les Poissons, sous l'influence de Jupiter ; caractère manquant de volonté, ce dont vous avez eu et aurez à souffrir, situation assez bonne mais qui pourrait être améliorée, surtout si vous voulez faire acte d'énergie, en vous abstenant d'écouter les conseils de faux amis. Le mariage est indiqué comme avantageux. Changement de position qu'il faudra vous hâter d'accepter, en 1910. Chance de gain personnel, par une heureuse combinaison, en fin de la même année. Perte assez sensible d'argent, en 1911. Deuil de famille et héritage important, en 1914. Jour favorable : jeudi ; couleur : bleu ; pierre : chrysolithe ; métal : étain ; maladie : pieds.

Angevine. — C'est un dimanche, dans le signe du Taureau, et sous l'influx de Vénus, que vous êtes née, madame, et jusqu'aujourd'hui, ces influences ne vous ont pas été très favorables. Cependant, c'est à peine si la seconde moitié de la vie commence pour vous, et je vois des chances de bonheur, que la Destinée qui en est peu prodigue, vous réservait pour cette époque. En 1910, vous aurez une grande joie causée par la réalisation d'un projet depuis longtemps caressé. Chance de gain à la loterie, la même année. Deuil cruel en 1911. Jour favorable : vendredi ; couleur : orange ; pierre : émeraude ; métal : cuivre ; maladie : ventre. Portez la bague astrologique.

O. M. 89. — Ce jeune homme est né un dimanche, dans le signe du Bélier, et sa planète gouvernante est Jupiter. Sous des apparences un peu frêles, il possède un tempérament très fort qui se développera avec l'âge. Service militaire à Paris. Mariage dans la 29e année. Union heureuse s'il sait conserver l'autorité dans le ménage. Situation brillante, à partir de 1914. Petite maladie à craindre en 1910, mais sans suites graves. Pas de chances de gain impersonnel, soit au jeu, soit à la loterie. Protections influentes qui l'aideront beaucoup dans la vie. Jour favorable : jeudi ; couleur : gris ; pierre : onyx ; métal : étain ; maladie : tête. Portez le talisman de Jupiter.

M. M. 97. — Votre fils est né un mardi, dans le signe du Taureau, et subit l'influx de Mars. Pour répondre à ses instincts artistiques, et sauvegarder ses intérêts, il faut suivre votre idée ; lui donner un métier manuel, ce qui ne l'empêchera pas de continuer ses études musicales. Je le vois réussir dans la musique militaire et s'y créer une situation. A notre époque cependant, il est indispensable d'avoir plusieurs cordes à son arc, il ne lui sera donc pas nuisible de posséder un métier ; je vous conseillerai la lutherie, qui est à la fois un art et un métier rentrant dans ses goûts. Jour favorable : mardi ; couleur : vert ; pierre : agate ; métal : cuivre ; maladie : gorge. Talisman de Mars. MADAME DE LIEUSAINT.

GREVIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

Le Gérant : H. DEBOULLE.

Courrier onomantique.

L'AVENIR PAR LES NOMS

Ceux de nos lecteurs qui désirent connaître l'influence que peuvent avoir leurs noms et prénoms sur leur destinée (caractère, aptitudes, prédispositions, vocations, présages d'Avenir, etc.), devront s'adresser au professeur Elvir, un des rares vulgarisateurs de la science onomantique, chargé de cette rubrique à la Vie Mystérieuse.

Consultations abrégées par la voie du journal: 2 francs; consultations détaillées par lettres particulières : 3 francs. Adresser mandat ou bon de poste au professeur Elvir en envoyant les deux prénoms principaux et, si possible, le nom de famille.

Eulalie de Montpellier. — Le premier prénom, rarement donné, est l'indice d'une intelligence large et ouverte, avec une certaine indépendance de caractère, il confère plus de fond que d'apparences et des qualités positives. Le second prénom donne une nature douce et sensible, un peu superficielle, mais affectueuse et sentimentale, s'émotionnant facilement, et un peu sensuelle. Le nom patronymique n'a pas de racine et n'influe en rien sur la dénommée qui est le type parfait de la bourgeoise avec ses qualités et ses préjugés et qui fera une excellente commerçante et une bonne mère de famille.

Bleu clair 1873. — Votre premier prénom vous a donné des goûts et des aptitudes artistiques, avec la curiosité de l'inconnu, de l'au-delà. Vous êtes certainement une adepte de l'occultisme un peu mystique. Le second prénom donne un grand désir de plaire, une impressionnabilité extrême, et aussi un tempérament vif, affectueux, des idées fines, une imagination ardente. L'ensemble forme une personnalité sympathique, aimant la famille, inquiète de l'avenir pour ses proches, et se créant des chimères quelquefois irréalisables en faveur de ses enfants.

A. P. Y. 79. — Le premier prénom donne un caractère souple, rarement autoritaire, écoutant le pour et le contre, parfois hésitant et inquiet sans idées personnelles bien arrêtées. Le second prénom confère une franchise qui n'exclut pas la finesse en affaires, regardant moins ses intérêts immédiats que la réalisation d'une idée. L'ensemble forme un travailleur rapide et cependant minutieux. D'une activité très grande, et dépensant beaucoup de force cérébrale nerveuse et physique, le sujet, s'il a suivi sa destinée, doit être chef d'un personnel nombreux, ou directeur d'une importante industrie.

PROFr ELVIR.

PETITES ANNONCES

Petites annonces économiques réservées aux particuliers, à 0,05 le mot. Peuvent être acceptées sous cette rubrique les annonces ayant un caractère commercial, mais au prix de 0,25 le mot.

Ceux de nos lecteurs qui répondront à une petite annonce ne contenant pas d'adresse devront nous envoyer, — sous pli cacheté et affranchi à 0,10, — une enveloppe en blanc, timbrée à 0,10 sur laquelle ils écriront simplement le numéro de l'annonce et que nous ferons parvenir à l'annoncier.

Nous déclinons toute responsabilité sur le résultat de la transaction.

LA PILE HUMAINE. — Masseurs, Masseuses et Gens du Monde ; voulez-vous soulager vos semblables par votre seul contact ? C'est facile. Il suffit de vous électriser chaque jour, par les courants télépathiques, très bien ressentis, de ma Pile Humaine, que je vous enverrai gratis, et avec lesquels vous ferez tout ce que vous voudrez dans un but bienfaisant, et sans aucune fatigue. Ecrire, en envoyant un franc pour frais de secrétariat, à M. Blossier, Les Agêts-Saint-Brice (Mayenne).

Dame veuve demande place concierge dans pension ou maison particulière. Ecrire à Marraine Louise qui fera parvenir.

Hypnotiseurs, voulez-vous endormir sujets rapidement, sans fatigue ? — Demandez catalogue Appareils, Miroirs rotatifs. Morice, 25, rue Péclet, Paris.

Myope fera, après guérison, joli cadeau à qui guérira son infirmité ou indiquera guérisseur sérieux.